

MENSUEL
SOP
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 243, décembre 1999

UN SENS À LA VIE

Communication d'Olivier CLÉMENT,
professeur à l'Institut Saint-Serge de Paris,
présentée au 10ème congrès orthodoxe
d'Europe occidentale

(Paray-le-Monial, 30 octobre-1er novembre 1999)

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Document 243.A

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

UN SENS A LA VIE

1. Se situer

Pour un chrétien, le sens de la vie - mais aussi de la mort et d'une vie plus forte que la mort -, c'est le Christ, et le Dieu qu'il est et qu'il nous révèle: le Père au-delà de tout et l'Esprit, le Souffle vivifiant, " partout présent et remplissant tout". Dieu comme paternité sacrificielle et libératrice, Dieu incarné comme fraternité unifiante, Dieu-Paraclet, comme intériorité la plus secrète d'où jaillit une inépuisable nouveauté, une inépuisable créativité.

L'époque est passionnante. Le christianisme à travers une sorte d'apocalypse intra-historique, connaît une fois de plus une véritable mort-résurrection. Après les ravages des totalitarismes, beaucoup se contentent d'accepter le présent comme il est, en respectant le choix de l'autre - qu'il soit de religion ou d'indifférence. La devise du temps pourrait être le "je vis parce que je vis" des grands mystiques germaniques, de Maître Eckhart à Angélus Silésius. De fait, c'est déjà tellement étonnant d'exister !

En même temps se diffuse une aspiration spirituelle liée au cosmos, à l'éros, à la recherche d'émotions. "Religion à la carte", a-t-on dit. En effet, les sectes et les gourous pullulent, le bouddhisme attire de plus en plus. Il se présente comme une sagesse sans Dieu, sans religion, donc sans intolérance, et qui se borne à enseigner, travaux pratiques à l'appui, des techniques de

pacification intérieure permettant la plus grande compassion. Dans une société souvent fatigante et fatiguée avec son exaltation permanente des besoins et du désir, - c'est la logique du marché, son intériorisation -, le bouddhisme apprend à ne plus désirer, à faire silence, à déraciner les passions. Extinction de l'ego qui, hélas, en Occident, aboutit trop souvent à l'hypertrophier, par une sorte d'orgueil gnostique.

En Europe orientale, où la religion traditionnelle est l'Orthodoxie, la sécularisation est encore plus violente, les sectes, les drogues et l'érotisme s'affirment, la pratique religieuse, dans un pays comme la Russie est de trois fois plus faible qu'en France, l'Eglise, apeurée, se referme sur elle-même. Pourtant l'Orthodoxie est si étroitement liée à l'histoire et à la culture de chaque nation que le nationalisme, à coloration plus ou moins religieuse, se présente souvent, après l'effondrement du marxisme, comme une idéologie de remplacement, assortie de méfiance, voire de mépris ou de haine, envers l'Occident "pourri" et la modernité. Querelle qui débouche aujourd'hui - bien inutilement, car tout se complète -, dans celle des "universalistes" et des "communautaristes" : la défense des "droits de l'homme" ne serait-elle pas la simple expression de la culture occidentale, tandis que la culture orthodoxe mettrait l'accent sur la communauté et la communion. Querelle en réalité née dans l'Allemagne du début du 19ème siècle, quand elle tentait de réagir contre l'individualisme des "lumières" diffusé par la France. La crise du Kosovo a vu

s'affronter la caricature de ces deux conceptions, poussées l'une et l'autre jusqu'à une folie monstrueuse. Individualisme, indifférence, retour au paganisme, le diagnostic concernant notre société est devenu banal chez les chrétiens.

Pourtant, à l'Est comme à l'Ouest de l'Europe, on observe bien des signes de renouveau. Beaucoup de jeunes ont le sens de la solidarité et de l'aventure, d'où le développement des ONG - "organisations non gouvernementales" - partout à l'oeuvre aux lieux de la plus grande détresse. Les musées, les expositions attirent un public de plus en plus vaste. Dans les quartiers autrefois pauvres et méprisés de Paris, une vie culturelle multiforme se développe. En Occident, les Eglises font l'apprentissage de la liberté, la Parole de Dieu est mieux étudiée, le christianisme redevient ce qu'il n'aurait jamais du cesser d'être - l'adhésion personnelle au Christ, à sa personne, à son message. Je pense qu'il n'en est pas autrement à l'Est, si j'en juge par le succès du très beau livre d'Alexandre Men, une vie de Jésus qui s'est vendu à quatre millions d'exemplaires en Russie et qu'on vient de traduire en français et de publier sous le titre *Jésus, le Maître de Nazareth* - un ouvrage que je vous recommande.

Ainsi, s'il y a moins de monde dans les églises, ceux qui s'y rendent savent plus souvent pourquoi - ou plutôt *pour qui*, puisque le christianisme, ce n'est pas un système de concepts, c'est *quelqu'un*.

Il y a juste cent ans, dans son *Récit sur l'Antéchrist*,

Vladimir Soloviev prédisait qu'au 21ème siècle, je cite:
"si l'immense majorité de ceux qui pensent reste incroyante, le petit nombre des croyants devient nécessairement pensant, appliquant la recommandation de l'apôtre: soyez des enfants par le coeur, mais non par l'intelligence".

2. Pédagogie du seuil

Il faut donc aujourd'hui affirmer le christianisme comme adhésion personnelle au Dieu vivant, pleinement révélé par Jésus, son Fils, son Christ, c'est-à-dire son Messie. Avant tout, il importe de refuser le christianisme comme seule morale, refuser cette banale et si répandue réduction - "l'Eglise qui sert la société", le "supplément d'âme", etc. Refuser de réduire le christianisme à la philanthropie, aux "valeurs" qui facilitent le bon fonctionnement de la société. Il risquerait de devenir une sorte de religion civile. Une Eglise qui se présente comme la simple gardienne de l'éthique est intérieurement sécularisée, elle ne peut répondre à une authentique "demande de sens". On n'a pas le droit de transformer la vie spirituelle en éthique sociale. Le Dieu vivant, a dit un psychanalyste chrétien, n'est pas "l'équivalent symbolique d'une relation altruiste".

Les signes de "pré-compréhension" utilisés par les chrétientés au temps des unanimités apparentes ne fonctionnent plus: contrainte du milieu, culpabilisation,

"pédagogie de la peur". La violence des intégrismes exprime bien, *a contrario*, cette impuissance. Alors, d'où partir, sinon de l'homme lui-même affronté aux situations limites de la beauté, de la mort, de l'amour.

Beauté du monde, beauté de l'art. Alexandre Men disait qu'une simple feuille nouvelle, au printemps, le bouleversait autant qu'une icône. Je connais une visiteuse de prison qui, dans une grande ville de province, s'occupe des jeunes détenus: de 13 à 18 ans. Ce sont pour la plupart des maghrébins - mais pas uniquement. Elle parvient à ouvrir leur intelligence et leur coeur non par de pieux discours, mais par l'art - la poésie, le dessin, la peinture, le modelage et la cuisson de la terre, la réflexion sur des livres d'art qu'elle leur apporte. Elle-même est d'ailleurs une artiste. Les jeunes vaguement musulmans lui ont demandé de leur lire et de leur expliquer des passages du Coran et des Evangiles. Il y a ainsi une beauté "qui crée toute communion", comme disait Denys l'Aréopagite. Ou qui, simplement, tragiquement parfois, arrache aux psychoses collectives.

La beauté, la mort. C'est vrai qu'elle est escamotée, c'est vrai aussi qu'elle nous assiège, et que tout homme porte en lui son angoisse. Entre l'oubli et l'obsession, il faut trouver l'attitude et la parole justes. Seuls peut-être les grands spirituels, ceux qui n'ont plus peur de la mort, peuvent évoquer la résurrection du Christ, la présence et la venue du royaume des Vivants, la prière pour que tous soient sauvés. Dans *Les Frères Karamazov*,

de Dostoïevski, le spirituel en question est un très jeune homme, un novice qui vient de quitter le monastère pour servir et témoigner dans le monde. Il se retrouve, avec un groupe d'enfants, ses amis, devant la tombe de l'un d'eux, Ilioucha. "Karamazov ! s'écrie (un de ces enfants) Kolia, est-ce vrai ce que dit la religion, que nous ressusciterons d'entre les morts, que nous nous reverrons les uns les autres, et tous, et Ilioucha ? - Certes nous ressusciterons, nous nous reverrons, nous nous raconterons joyeusement tout ce qui s'est passé, répondit Aliocha, moitié rieur, moitié enthousiaste. - Oh! comme ce sera bon ! fit Kolia".

Enfin l'amour, y-compris son expression sexuelle. La "révolution sexuelle" que les censeurs se plaisent à dénoncer, n'a pas été seulement transgression et refus de toute responsabilité. Elle a ouvert de nouveaux espaces de vraie liberté - pour la tendresse, la spontanéité adolescente, la victoire sur l'hypocrisie, le cynisme, le mépris du corps et du plaisir. Des espaces de vraie liberté pour une certaine sincérité, une certaine réciprocité.

La sexualité, dont le christianisme n'est pas l'ennemi, on ne saurait trop y insister, est au carrefour de l'étonnement, de l'énigme et de l'aveuglement. Il faut ici un dialogue sur le sens du corps, sa relation avec la personne, l'hésitation entre l'espérance et la mort, la difficulté à transformer la pulsion souvent désordonnée et sauvage en appel à la tendresse, à la re-connaissance de l'autre dans le temps.

Au total, donc, il s'agit d'éveiller, hors de l'oubli spirituel et de ce somnambulisme que développent si souvent aujourd'hui les machines à images. D'où l'importance, pour parler comme Kierkegaard, de l'"approfondissement dans l'existence" par la véritable culture. Qui ouvre en l'homme la place de Dieu, par l'angoisse et l'émerveillement. Le rôle actuel du religieux c'est de promouvoir, dans une société de pouvoir et d'argent, ce qui ne sert à rien, ce qu'on ne peut inculquer, imposer, mais seulement suggérer, proposer, ce qui, justement nous arrache à l'indifférence, à l'avidité, à la dérision. Comme l'a noté Simone Weil, un adolescent d'aujourd'hui qui a l'angoisse du chômage, comprendra, dans la tragédie grecque, l'état de Philoctète quand on lui enlève son arc, et le désespoir avec lequel il regard ses mains impuissantes.

Ainsi développer ce que j'appellerai une "culture du seuil" - et que devrait orienter ces réflexions de Michel Serres : "Dieu est notre pudeur, et nous devons le protéger (...). Ce qu'il a d'infini, c'est sa fragilité. Aussi ne peut-il être protégé que dans ce qu'il y a de plus sacré en nous ..."

Mais le secret ne va pas sans amour. Et voilà bien notre tâche : un amour humble, crucifié, créateur, capable de mettre les jeunes en chemin.

Sans oublier que Quelqu'un a dit : "Je suis le chemin".

3. En outre, pour les orthodoxes

Ces remarques me paraissent valoir aussi pour beaucoup d'orthodoxes vivant en Europe occidentale. Ces orthodoxes - et c'est à la fois leur chance et leur difficulté - constituent un microcosme où l'on trouve, côte à côte, la plupart des formes sociologiques de notre Eglise : des communautés au fort caractère ethnique, assez fermées, d'autres plus ouvertes, d'autres enfin dont les membres, de toutes origines, se définissent comme orthodoxes français, ou suisses, ou néerlandais, anglais, etc... de ce point de vue, ce qu'on appelle encore parfois la *Diaspora* peut constituer un utile laboratoire de l'universalité orthodoxe. Un grand travail théologique et ecclésiologique s'est réalisé au 20ème siècle, notamment, mais non uniquement, en France, dans la célèbre et quelque peu mythique "école de Paris", pour une prise de conscience de l'Orthodoxie dans son unité et son universalité. La formation d'une "Assemblée d'évêques", l'ouverture de paroisses multinationales où l'on utilise dans la liturgie la langue du pays, l'évolution de l'Institut St-Serge, les services rendus par notre Fraternité, autant d'expressions ébauchées de cette prise de conscience. En même temps persistent de la manière la plus légitime des communautés nationales où l'Eglise est inséparable d'une langue et d'une histoire. et c'est très bien, c'est une richesse, à condition que ces communautés s'ouvrent, échangent et collaborent. Ainsi se préciserait "un universalisme non exclusif, qui laisse place au singulier sans jamais cesser de le questionner" (J. Cl.

Guillebaud).

Personnellement, je crois que l'avenir de l'Orthodoxie en Europe occidentale dépendra de l'existence de ces petites communautés multinationales, pauvres, libres, chaleureuses, qu'il s'agisse de paroisses ou de monastères. Des lieux d'amitié, de gratuité, qui remailent peu à peu le tissu ecclésial. Avec une célébration sobre et conforme au sens originel des textes. Gardant un lien amical et reconnaissant avec les paroisses traditionnelles, marquées par telle ou telle culture nationale. Avec aussi un prolongement de la vie liturgique dans un service concret - qui sera souvent oecuménique - des pauvres, des sans papiers, des exclus. Saluons ainsi la CIMADE, "Montgolfière" et les "charités" britanniques. Ainsi constituer discrètement au coeur de la société, une réserve de silence, de paix, de beauté.

Trois exigences me semblent ici s'imposer :

D'abord tenter de faire coïncider, au moins en partie, le dire et le faire. Nous parlons d'ecclésiologie de communion, nous exaltons la personne et la liberté. En réalité notre Eglise est concrètement une société fortement hiérarchisée, de type oligarchique. Nous affirmons que l'eucharistie a une structure épyclétique. Mais, en dehors de quelques paroisses célébrant dans les langues locales, personne n'entend l'épiclèse. Et les questions se pressent: concernant la fréquence de la communion, et le lien entre la confession et la communion, le remplacement de la sanctification par la sacralisation, avec la tentation - quasi-pharisaïque - du

ritualisme, le rôle et la nécessité, ou non, de l'iconostase, qui tend à diviser le peuple de Dieu, etc. Seconde exigence : *essayer de penser un peu moins contre*. Contre les juifs et les francs-maçons, vieille rengaine réactionnaire, contre les autres confessions chrétiennes, et, bien sûr, contre les autres orthodoxes, plus largement contre l'Occident et la modernité. En France par exemple, nous n'avons que trop tendance à opposer une Orthodoxie de bibliothèque à un Catholicisme de basse cuisine. Or il y a aussi un Catholicisme de bibliothèque et une Orthodoxie de basse cuisine. Alors ne traitons pas les autres comme nous ne souhaitons pas qu'ils nous traitent. Ils ont leur manière d'aimer le Christ, ils ne manquent ni de sainteté, ni de création de beauté, ni d'intelligence de la foi... Pouvons-nous ignorer les grands théologiens français qui ont porté le deuxième concile du Vatican? Ou les grands théologiens protestants de l'Allemagne contemporaine ? Nous ne sommes pas ici pour condamner mais pour témoigner et partager. Il peut en résulter un grand approfondissement pour les autres, et pour nous-mêmes. De vrais spirituels comme Mgr Antoine Bloom, le Père Lev Gillet et le Père Sophrony ont su témoigner bien au-delà des frontières canoniques de l'Orthodoxie, et l'Association "Starets Silouane", fondée et développée par Maxime Egger, unit autour d'un noyau orthodoxe, ou plutôt d'Eglise indivise, des chrétiens de toutes confessions... Quant à la vraie culture occidentale, c'est une culture hétérogène, ouverte, en recherche, une culture de l'hypothèse et du dialogue où

notre témoignage, s'il est modeste et sincère, trouvera sans problème sa place.

Troisième exigence : *rendre à l'histoire, au travail de l'Esprit Saint dans l'histoire, sa dimension ouverte et créatrice*. Par là on en finirait avec une théologie de répétition, qui cite et commente inlassablement les Pères au lieu de trouver dans l'essentiel de leur pensée une immense source d'inspiration. Cette "remise en mouvement" rendrait novatrice la fidélité, briserait une conception close, chosifiante, de la vérité - la ligne du parti ! -, permettrait de sceller une authentique union avec nos frères pré-chalcédoniens, permettrait aussi de ne pas laisser aux théologiens catholiques et protestants d'Allemagne et d'Italie l'étude approfondie des grands philosophes religieux russes du premier tiers de ce siècle.

Tout se résume donc dans la nécessité de dépasser la modernité mais *du-dedans*, dans le mouvement même de sa recherche, et non de se crispier sur un refus global et impuissant qui risquerait de faire de l'Orthodoxie une "secte liturgiste" figée hors de la culture et de l'histoire.

4. Un message pour le 21ème siècle

Alors l'apport orthodoxe sera précieux; il concernera surtout, me semble-t-il, une vision pascale du christianisme, une vision trinitaire de l'homme, la force unificatrice de la "divino-humanité".

- Une vision pascale du christianisme.

Contre la conception qui pèse lourdement dans l'inconscient chrétien, d'un Dieu qui surplombe l'histoire, mais aurait besoin, pour se réconcilier avec les hommes, de la souffrance de son Fils, l'orthodoxie a mis et mettra de plus en plus l'accent sur la *kénose*. Certes, Dieu est "tout-puissant" puisqu'il crée d'autres libertés, il porte en lui le mystère de l'altérité et l'inscrit dans la création. Mais cette toute-puissance s'identifie à une toute-faiblesse. Dieu, en quelque sorte (combien le langage, ici, est approximatif), se retire (c'est le *tsimtsum* de la mystique juive) pour laisser à l'autre l'"espacement" de sa liberté. Dieu risque, il entre dans un drame d'amour et la Bible, par ses anthropomorphismes mêmes, montre qu'il s'engage réellement dans l'histoire des hommes et l'historicité de chacun.

En Christ, dit s. Paul dans l'Épître aux Philippiens, Dieu non seulement s'incarne mais *ekénōsen* s'anéantit, se vide. Ainsi notre Dieu doit être évoqué non seulement dans le langage du plein - l'Être comme une écrasante plénitude - mais dans le langage du Vide (ce que pressentent le bouddhisme et le taïisme), c'est-à-dire dans le langage de l'Amour.

Ce Dieu, qui achève de se révéler dans la Croix et la Résurrection, n'est pas l'auteur du mal, mais le blessé du mal, le crucifié du mal. "La face de Dieu ruisselle de sang dans l'ombre", disait Léon Bloy, dans une phrase que

Nicolas Berdiaev aimait citer. Mais ce Dieu crucifié sur tout le mal du monde ne cesse de vaincre la mort - racine du mal - et l'enfer, son royaume.

Pour l'Orthodoxie, la morale, en partie liée à l'ascèse, devient un chemin de résurrection. La voie est humble confiance et forte créativité. Nullement un moralisme, mais un appel, une inspiration, un souffle, un feu, un élan.

L'enfer comme dimension de l'existence humaine a été anéanti le Samedi Saint; Dieu, disait s. Isaac le Syrien, ne peut donner que son amour. Reste l'enfer de la monade individuelle, à la fois close et pulvérisée. Le Christ, appuyé par la communion des saints qui "versent le sang de leur coeur" pour le salut universel restera, à travers les "eons", à la porte du coeur de pierre pour qu'il lui permette enfin de le transformer en coeur de chair.

La théologie de la kénose, la prière et le combat pour le salut universel pourraient au siècle prochain clore par un non-lieu le procès intenté à Dieu, ou plutôt à ses caricatures, par l'athéisme moderne.

- Une vision trinitaire de l'homme.

Sur-Unité (pour citer Denys l'Aréopagite) - Tri-Unité : le Dieu vivant est à la fois plénitude et source de toute unité et de toute différence : à la fois l'océan sans limites du divin que magnifie l'Inde, et le caractère irréductible de l'individu qu'affirme l'Occident.

Ainsi, dans l'histoire profonde des hommes, la révélation

de l'Uni-Trinité apparaît comme celle de la *personne-en-communion*. "L'existence humaine personnelle est devenue l'histoire de Dieu, elle a rempli de son contenu l'étendue de l'univers" écrivait Boris Pasternak dans le *Docteur Jivago*. En Christ, l'unité adamique, au sens ontologique, est confirmée, plénifiée, mais le Christ préfère et rencontre chacun. L'Esprit assure la communion - *koinōnia* - de tous mais ses flammes se divisent, une pour chaque personne, lui ouvrant l'espace infini de sa liberté.

Cette vision trinitaire favorisera l'unité de la planète dans le respect de sa diversité. La personne ne sera plus la parcelle d'une communauté de destin - nation, ethnie, culture - mais celles-ci deviendront des dimensions de la personne, sa demeure dans l'universel.

L'Orthodoxie pense que Dieu se livre hors du Livre (celui du cosmos comme celui de l'Écriture) pour se révéler dans un visage d'homme, afin que tout visage d'homme trouve en Dieu sa vérité. Elle posera de plus en plus le christianisme comme *la religion des visages*.

- Vers la divino-humanité.

Selon les philosophes religieux russes depuis Soloviev, Florensky et Boulgakov, la "divino-humanité" constitue le *nucleus* originel de la création, de sorte que le devenir cosmique et l'histoire des hommes constituent comme un gigantesque processus d'incarnation, récapitulé en secret par la première venue du Christ, aimanté par son second et glorieux avènement.

La "sophiologie" du début du siècle est à reprendre dans une ample méditation sur la Sagesse, cette figure mystérieuse, qui apparaît surtout dans le Livre des Proverbes. En elle, Dieu et l'univers, Dieu et l'humanité semblent s'envisager, voire s'interpénétrer: "incorporation" cosmique du Verbe - mais le divin, alors, reste sans visage -, son "incorporation" dans la Loi (la *Thora*) mais Dieu alors compte peut-être moins que sa Parole qu'on entend sans pouvoir l'étreindre, enfin "incarnation" plénière en Christ qui donne la clé du cosmos et de l'histoire.

Toutes les expériences orientales du divin et toutes les expériences occidentales de l'humain, s'ouvrant et cessant de s'opposer, pourraient trouver place dans la "divino-humanité". Par la Sagesse, les vieux mythes de la Terre sacrée s'intégreront dans le christianisme, non dans une perspective fusionnelle mais comme une poétique de la communion. Vision liturgique et mystique du cosmos, qui permet de donner un sens spirituel à l'écologie en exorcisant les dérives païennes de l'écologisme.

Par là-même la divino-humanité, rejetant les images du "Dieu pervers", permettra de comprendre le sens de l'éros, aujourd'hui si pauvrement banalisé et mécanisé. "Trans-valuation" de la psychanalyse, déjà ébauchée par la "psychanalyse de l'existence" qui décèle un sur-conscient ouvert à la transcendance, comme le cœur profond dont parle la spiritualité orthodoxe. Non plus la condamnation moraliste du "méchant" mais sa possible transfiguration par un supra-bien inséparable, justement,

de la beauté.

Tournons-nous maintenant vers les expériences du divin. L'hésychasme orthodoxe (du grec *hésychia*, silence et paix de l'union avec Dieu) connaît des méthodes semblables à celles de l'Asie pour se libérer des idoles mentales, nettoyer l'intellect des "pensées", unir l'intelligence et le coeur, utiliser les rythmes du corps. De prodigieux échanges, ici, seront nécessaires. Mais l'ascète hésychaste découvre que cet océan de "lumière sans forme" qui le remplit, jaillit d'une source personnelle d'autant plus inconnue qu'elle est connue. Ainsi va-t-il " de commencements en commencements par des commencements qui n'ont jamais de fin", retrouvant l'altérité de l'autre dans l'unité des espaces trinitaires.

Conclusion (et ouverture) : Christ est ressuscité !

Tout part de Jésus, tout aboutit à lui. Jésus qui brise toute physique sacrale du pur et de l'impur, qui dénonce la tentation d'avoir des ennemis pour projeter sur eux son angoisse. Les ennemis, il nous demande de les aimer. Il refuse d'être roi au sens des royaumes de ce monde et demande aux siens de transformer le pouvoir en service. Il jette dans l'histoire, comme une blessure et comme un levain, la révélation de la personne irréductible et de la toute-humanité de chaque personne. Il donne souvent en exemple des Samaritains, c'est-à-dire des "hérétiques". Il consacre la femme dans sa pleine dignité de personne. Il s'assied à la table des pécheurs. Il va au coeur, au secret de chacun. Au-delà de la Loi, qu'il accomplit en

la dépassant, il fait passer la personne et la communion des personnes. "Le sabbat est pour l'homme et non l'homme pour le sabbat" (Mc 2, 27). Il nous fait pressentir que les autres existent, et qu'il ne faut pas les réduire, les enfermer dans nos jugements : "Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés" (Luc 6,31). Il nous fait entrer dans la folle générosité de Dieu : "Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux" (Luc 6, 36). Il respecte tellement les autres qu'il se laisse crucifier par eux. Il s'identifie avec l'humanité entière, comme le montre la parabole du Jugement au 25ème chapitre de s. Matthieu : "J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger" - car l'homme est le sacrement de Dieu pour l'homme.

Lui qui a pu dire : "je suis la résurrection et la vie", il meurt volontairement d'une mort qui récapitule toutes celles des hommes, toutes leurs révoltes et tous leurs désespoirs : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?" Mais alors : "Père, entre tes mains je remets mon esprit". Assumé par le Christ, l'abîme qui s'est ouvert entre Dieu et les hommes se remplit d'amour, devient le lieu du Souffle vivifiant. C'est la résurrection, c'est la Pentecôte. Et la résurrection n'est pas la réanimation d'un cadavre, mais le germe et l'accomplissement secret, auquel nous voici associés, de la transfiguration du monde. Oui, Pâque a mis dans l'histoire le germe et le dynamisme du Royaume. Paque a fait de l'homme un créateur créé, un chevalier de la résurrection.

Malraux, peu avant sa mort, disait : J'attends le